

Recherches sociographiques



Saint-Denys-GARNEAU, *Lettres à ses amis*

Jacques Blais

Volume 8, Number 3, 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055377ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055377ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Blais, J. (1967). Review of [Saint-Denys-GARNEAU, *Lettres à ses amis*]. *Recherches sociographiques*, 8(3), 405–407. <https://doi.org/10.7202/055377ar>

COMPTES RENDUS

Saint-Denys-GARNEAU, *Lettres à ses amis*, Montréal, Éditions H M H, 1967, 489 p.
(Collection *Constantes*, vol. 8.)

Pourquoi est-il donc si difficile de parler avec objectivité de Saint-Denys-Garneau ? Prenons-le pour acquis : seuls les lecteurs des prochaines décennies sauront lui rendre justice. Il est évident que nous sommes encore très loin de percer l'énigme que représente l'homme Saint-Denys-Garneau. Qu'apporte de plus la lecture des *Lettres à ses amis* que le *Journal* ne nous ait déjà appris sur lui ? Au fond, comme il fallait d'ailleurs s'y attendre, le drame reste foncièrement le même. L'essentiel de la nouveauté réside dans un changement de perspective.

Le personnage que les méditations du *Journal* rendaient quasi irréel et distant, préoccupé d'abstractions et d'absolu, nous paraît ici plus proche, quotidien et, surtout, multiple. Une collection de faits vrais met en relief, tout en les aggravant, les circonstances ou les modalités du drame qui brisa Saint-Denys-Garneau. Un désert se peuple : nous connaissons mieux ceux qui gravitaient autour du poète — parents, lointains ou proches ; gens du village ; simples passants ; femmes aimées ou désirées ; amis. Aucun de ceux qu'il croise ne le laisse indifférent. Parfois, quelques traits, incisifs, lui suffisent. Il décrit, raconte, déterre l'angoisse ou grossit le burlesque qu'il pressent aussi bien chez les autres qu'en lui. Car, chez Garneau, le goût du morbide n'anéantit pas le goût de la farce (certaines lettres, en particulier, dévoilent ce pan de la personnalité que le *Journal* avait presque toujours négligé), et nous le voyons citer, après Baudelaire, Rabelais. C'est qu'un prodigieux instinct de vie submerge victorieusement, en quelques moments privilégiés, l'instinct de mort. Garneau dit ses appétits magnifiques, goûte les mots crus et le rire gras (de nombreuses pages ont été supprimées, a-t-on dit, parce qu'il y attendait à la gravité pudibonde des personnes visées), rêve de vastes orgies. Notons seulement que Jean LeMoyne, dans une de ses lettres, aurait signalé à Garneau ce paganisme et, mieux encore, si l'on en juge d'après la réplique du poète, le lui aurait reproché. N'y aurait-il pas là, disons, une maladresse ?

Et nous abordons ici l'un des principaux aspects du drame du poète, qui n'aurait pas trouvé d'interlocuteur valable. Pour le tirer du labyrinthe où il s'égarait, pas de guide. Tout juste des compagnons (éliminons le couple parental, peu propre à la compréhension et d'ailleurs gravement atteint), comme lui engagés dans une recherche vitale, inquiets d'assurer leurs propres raisons de vivre dans la société compromise de leur temps. Ne l'oublions pas : l'amitié en question est celle qui d'abord s'est développée au sein d'une communauté d'adolescents qu'ont fait se rencontrer les mêmes préoccupations intellectuelles ou artistiques, certes, mais aussi la même appréhension de l'âge adulte, la même réticence à oser le passage de ce seuil où ils hésitent. À ce propos, la connaissance des lettres que Jean LeMoyne, Robert Élie, Claude Hurtubise ou François Rinfret adressaient à leur ami commun serait sans doute révélatrice à plus d'un titre. En lui confiant leurs malaises

personnels, n'auraient-ils pas invité Garneau à amorcer des réflexions, à échafauder des raisonnements qui le nouaient, à son insu, dans un réseau toujours plus resserré de contradictions ? L'incapacité de leur venir en aide n'aurait-elle pas confirmé son intuition que chacun reste seul, quels que soient les soins dont on l'entoure ? Et, plus tard, l'annonce de leurs succès sociaux, intellectuels ou amoureux, ne l'aurait-elle pas fait s'enfoncer davantage dans son désert ? Si Garneau cesse toute correspondance durant l'été 1941, ce ne serait pas parce que son état se serait aggravé — hypothèse que suggère la fin dramatique (voulue telle, consciemment ou non, par ceux qui ont préparé l'édition) du *Journal* et des *Lettres*, mais tout simplement parce qu'il aurait enfin admis l'inutilité de ces entretiens, et qu'il aurait cherché secours ailleurs, par d'autres moyens. Que ses amis aient souffert de son abandon comme d'un reproche tacite qu'il leur adressait, il n'est pas permis de l'affirmer. Mais ce qui se vérifie encore, c'est que son souvenir les hante et, peut-être même, qu'il les valorise et les justifie. Étrange pouvoir d'un vaincu.

Un vaincu, cependant, qui ne reconnaît jamais une fois pour toutes sa défaite, qui ne cesse d'espérer en une victoire toujours possible. De façon très précise, les *Lettres* marquent l'alternance d'élan et de chutes qui définit l'existence de Saint-Denys-Garneau (cette alternance vaut pour tout moment de l'année, mais est-ce une coïncidence banale si, chaque année, c'est régulièrement en février et en juillet que les périodes d'abattement paraissent les plus prononcées ?). Lui-même partagé, sinon ambivalent, tour à tour dupe et lucide, mystifié, Garneau tente de se prendre en charge, cela seul, il n'en doute pas, qui lui permettrait de prendre prise sur la réalité extérieure, de dialoguer véritablement, de réaliser le vœu souvent formulé d'une réciprocité vécue, d'un monde nouveau communautaire (dont l'idée de « communion des saints », à quoi il s'agrippe au plus creux de ses angoisses, ne serait que le reflet idéalisé). Mais ces tentatives, qui aspirent le meilleur de ses forces nerveuses et psychiques, n'aboutissent pas. Le désarroi se précise avec la crise qui éclate en 1935 et culmine en 1937, l'année atroce. Celui qui fut un enfant malingre, couvé, mal aimé, objet de prévenances, resta fixé à ce stade d'objet, ankylosé, coupé de toute relation avec le monde extérieur. Qu'il ne se dise à l'aise qu'avec des bêtes, des enfants ou des idiots, parce qu'il s'agit là de compagnons qui ne forcent pas à se justifier (et pour cause !), montre bien à quel point il redoutait toute contestation. C'est peut-être qu'il lui manque, dès l'enfance, d'être reconnu, le signe que quelqu'un était là pour l'écouter. Échange inaugural qui n'a pas eu lieu, comme tendrait à le prouver dans le domaine religieux l'image qu'il se faisait de Dieu, douloureuse caricature d'un despote irritable qui le poursuit de sa haine. Enfin, le fait qu'il n'ait jamais connu ce regard réciproque auquel il attribue si souvent des valeurs de salut, qui l'aurait en quelque sorte appelé à l'existence, l'encourage à se juger indigne, sans raison d'être parce que sans individualité. En lui comme au dehors, il ne trouve qu'illusion ou mensonge. Intolérable sensation d'abandon ou d'erreur que révèle cet aveu, extrait du *Journal*, et dont tant de lettres ne sont que le développement : « J'ai perdu en chemin le sens même de la question que je croyais qui m'était posée. » Expression d'un désespoir que tout héros absurde prendrait à son compte.

Ici, plusieurs m'accusent sans doute de contribuer à faire de Saint-Denys-Garneau une figure mythique. Je reconnais volontiers qu'ils n'ont pas tort. Mais pour éviter ce piège (à supposer pourtant qu'il s'agisse bien d'un vrai problème, d'autre chose que d'une querelle d'ordre purement académique), il m'aurait fallu plus d'indifférence ou de scepticisme, ou bien mettre plutôt en évidence des éléments, vérifiés ou non, qui rendent à Saint-Denys-Garneau une simple stature d'homme : ainsi, démontrer la vérité ou la fausseté des appréciations de la musique, de l'art en général, des œuvres littéraires ou philosophiques, dont il remplit parfois ses lettres ; insister sur l'intérêt spontané qu'il porte au pays, à son peuple, à certains écrivains d'ici (comme DesRochers et Savard), en quoi il se distingue par exemple de Jean LeMoynes, lequel ne demanderait pas mieux, par dépit ou par mépris, que de s'exiler ; signaler le goût pour l'humour ou pour l'ironie ; rappeler que les questions sociales ne lui ont pas été étrangères (il aurait même collaboré secrètement, sous un pseudo-

nyme, à un journal résolument de gauche — à condition d'admettre que le représente totalement le personnage fictif d'Olivier Cromaire que Robert Charbonneau a situé dans sa *Chronique de l'âge amer*. D'autres feront ces travaux, avec d'autant plus d'efficacité qu'ils auront alors tous les atouts en mains. Trop de documents de première valeur manquent encore. Trop de gens se taisent, pour des motifs honorables, nous n'en doutons pas, qui pourraient néanmoins livrer des clés d'interprétation. La publication intégrale de toutes les lettres, le témoignage des quelques femmes qu'il aurait approchées, une connaissance plus objective de sa génération et de son temps, rétabliraient de plus justes perspectives.

Mais cela n'est pas pour demain. Dans cinquante ans, nul besoin de jouer au prophète pour l'imaginer, ceux qui parleront de Saint-Denys-Garneau seront sans pitié. Ni pour lui, ni pour ceux qui l'ont fréquenté, ni pour ses critiques. Il n'est pas sûr toutefois que la réputation du poète en souffre. Bien au contraire. Les révélations contenues dans le *Journal* et dans les *Lettres* ayant perdu de leur nocivité, ou même étant carrément tenues alors pour accessoires, il se produira le même phénomène que dans le cas des névrosés Beauclaire et Rimbaud : c'est à l'œuvre poétique qu'on reviendra — ce qu'il est difficile de réaliser aujourd'hui (l'étude récente, par ailleurs fort intelligente, de Madame Kushner le prouve), incapables que nous sommes de nous dépêtrer de l'influence du *Journal* et des *Lettres*.

Est-ce à dire qu'il faudrait déconseiller de les lire ? Ridicule. Ces documents existent. Ils font partie de notre réalité. Seule les pauvres d'esprit ou de prescience brûlent les livres ou interdisent qu'on parle de problèmes concrets. Il conviendrait seulement de se rappeler cette notion élémentaire, que s'il importe de connaître l'homme, il importe davantage de connaître l'œuvre et ce qui, en elle, peut être fécond.

Je ferme les *Lettres à ses amis*. J'ouvre *Regards et jeux dans l'espace*. Les détails importants que je viens d'apprendre accompagnent ma lecture, donnent une densité nouvelle au message. Mais s'abolit tout de même le souvenir désolant d'une vie ratée. Par le pouvoir de l'image un poète vit, qui triomphe.

Jacques BLAIS

*Département d'études canadiennes,
Université Laval.*

Gérard BERGERON, *Fonctionnement de l'État*, Paris, Librairie Armand Colin, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965, 660 p.

Nous savions que, depuis quelques années, Gérard Bergeron préparait une thèse qui devait être à la fois originale et monumentale. Cette thèse de doctorat brillamment défendue a valu à son auteur, en 1965, le prix de la Faculté de droit et des sciences économiques de Paris. Dans une entrevue que publiait *Le Devoir*, le 11 juillet 1964, l'auteur expliquait que sa thèse ne formait qu'un premier tome représentant en quelque sorte sa méthode, qu'un deuxième servirait de test de validité à cette méthode, qu'un troisième serait consacré à l'« État multiple » et qu'un dernier traiterait du phénomène des relations internationales et de l'organisation internationale.

À ma connaissance, l'ouvrage n'a fait l'objet au Canada et en France que de quelques recensions. Dans *Cité libre* de mars 1966, M^e Louis Sabourin, doyen de la Faculté des sciences sociales de l'Université d'Ottawa, écrivait : « La lecture du *Fonctionnement de l'État* m'a davantage converti à l'idée qu'une théorie de la science politique est non seulement concevable mais possible. » Il ajoutait : « Le professeur Bergeron a réussi à édifier une théorie qui m'apparaît aussi solide et aussi intéressante que toutes celles que nous avons vues naître au cours des dernières années. » Après avoir souligné que *Fonctionnement de l'État* rejoindra probablement un groupe restreint de lecteurs, le doyen Sabourin terminait